

# 1

La première fois que j'ai rencontré Tom Barclay, c'était, comme il me le rappellerait plus tard, à l'enterrement de mon mari. Pourtant, il m'avait fait si peu d'effet à l'époque que j'ai du mal à le croire. L'entrepreneur des pompes funèbres, M. Garrick, avait l'habitude de demander du renfort au Bureau des stages de l'université mais, pour je ne sais quelle raison, l'un des garçons qui devaient l'assister ce jour-là, un étudiant de dernière année nommé Dan Lacey, n'était pas disponible. Son père avait donc demandé à Tom de le remplacer. Tom, qui avait quitté la fac l'année précédente, s'était mis à mon service. Il était venu me chercher puis m'avait raccompagnée chez moi dans une grande limousine rutilante. Comme il avait pris place à côté du chauffeur, nous n'avions guère échangé plus de cinq mots et je n'avais même pas vu à quoi il ressemblait. Par la suite, il m'a avoué qu'il avait vu à quoi *moi* je ressemblais – pas mon visage car je portais une voilette mais, comme il disait, mes «jambes superbes». Si je ne lui ai pas prêté la moindre attention, c'est que mon esprit était déjà bien occupé : le choc de ce qui était arrivé à Ron, l'angoisse que j'avais éprouvée face aux policiers et la découverte, aussi inattendue que brutale, du plan ourdi par ma belle-sœur pour me voler mon petit garçon. Ethel est la sœur de Ron et je sais – qu'on m'accorde au moins cela – quelle tragédie elle a vécue lorsqu'une opération chirurgicale l'a privée de toute chance d'avoir un enfant. Pourtant, le coup fut rude

quand j'ai compris qu'elle avait l'intention de garder mon Tad. Je savais qu'elle l'aimait, bien sûr, quand j'ai accepté ce qu'on pourrait appeler sa « proposition » de s'occuper de lui le temps que je me *ressaisisse* et que je reprenne pied. Mais jamais je n'aurais imaginé qu'elle puisse lui vouer cet amour excessif au point de le vouloir pour elle définitivement.

Je ne tardai pas à ouvrir les yeux – dès qu'elle s'approcha de moi, devant la tombe. Abandonnant son mari Jack Lucas et ses parents, les Medford, elle serra d'abord la main du Dr Weeks, le remerciant sans doute pour la belle cérémonie, puis s'avança vers moi.

— Eh bien, Joan, on dirait que tu as enfin obtenu ce que tu voulais. J'espère que tu es satisfaite.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Je crois que tu le sais.

— Si je le savais, je ne te le demanderais pas. Vas-y, dis-le.

— Dans ce cas... Comme tout le monde, la police a dû trouver bizarre que tu envoies Ron sous la pluie, en pyjama, ce qui l'obligeait à prendre la voiture pour aller passer la nuit ailleurs. Et quand il a percuté un petit pont, j'imagine que tu n'as pas été vraiment surprise, ni bouleversée d'ailleurs.

— Je l'ai flanqué dehors parce qu'il était rentré à la maison à 2 heures du matin, braillant pour que je lui serve une bière, avant d'avoir l'idée lumineuse de frapper Tad pour une bêtise datant d'une semaine plus tôt – alors même que Tad cicatrisait à peine d'une précédente correction... Je n'étais pas au courant qu'il avait emprunté une voiture pour le week-end. Elle devait être garée juste à côté, avec les clés sur le contact, pour qu'il soit reparti aussi vite. C'est vrai, je ne me suis pas inquiétée quand j'ai constaté qu'il avait disparu. Au point où j'en étais, rien de ce qu'il faisait ou était capable de faire n'aurait pu me surprendre. Dès que j'ai réussi à calmer Tad, je me suis recouchée. C'est seulement dans l'après-midi, quand la police a identifié son corps, que j'ai découvert ce qui était arrivé à Ron. Alors si tu crois que j'ai tout calculé, tu te trompes.

— C'est toi qui le dis.

— Et tu vas le dire, toi aussi.

— ... Pardon, Joan?

— Dis-le, Ethel. Répète après moi : *Je me trompe*. Dis-le ou je te gifle là, tout de suite, devant le Dr Weeks, devant tes parents, devant les amis de Ron. Et je te jure que tu t'en souviendras, Ethel...

— Je me suis trompée.

— C'est bien ce qui me semblait.

— Je l'ai dit. Je ne le pense pas.

— Je me contrefiche de ce que tu penses. Pas de ce que tu dis. Et les deux ont intérêt à correspondre.

On est restées là, se fusillant du regard, mais soudain un ruisselet glacé a dévalé mon dos. Et si, pensai-je, elle décidait de contre-attaquer en me demandant de reprendre Tad? Je ne pouvais pas encore me le permettre car j'aurais dû renoncer à travailler pour m'occuper de lui ; or, je devais travailler pour pouvoir manger et subvenir à ses besoins. Il était hors de question de rester dépendante financièrement d'Ethel. Je ravalai ma salive, la ravalai encore, et encore – de plus en plus douloureusement.

— Ethel, finis-je par dire, excuse-moi de te parler si durement. Je traverse une période terrible, et être accusée de meurtre – ou de quelque chose qui y ressemble beaucoup – est plus que je ne peux supporter. Alors...

— C'est bon. Je comprends.

— Alors on continue?

— Si tu fais allusion à Tad, tout est organisé, on ne change rien.

— Dans ce cas, je te remercie.

Mais ma voix restait cassante, et elle répliqua aussitôt :

— Joan, tu n'as pas à me remercier. Tad est ma chair et mon sang. Il est le bienvenu chez moi, et plus encore, aussi longtemps que cela sera nécessaire. Et plus ce sera long, plus j'en serai heureuse.

À cet instant, je sentis qu'elle en faisait trop. Pas tant par ses paroles que par son regard en les prononçant. Et je me rappelai qu'elle n'était pas du tout du genre à s'écraser,

encore moins à encaisser une insulte de ma part. Si elle s'en accommodait, il y avait forcément une raison. Je me sentis prise de court. Comment réagir, surtout là, devant la tombe de Ron, tandis que son père, sa mère et ses amis étaient encore en train d'échanger des souvenirs émus en chuchotant? Rien ne me venait à l'esprit. Des gifles? Ça ne suffirait pas, et ça n'avait aucun sens – gifler n'a jamais aucun sens, comme je l'ai souvent constaté pour mon plus grand malheur et comme je ne tarderais pas à le constater à nouveau. Je me contentai donc de cligner les yeux et de m'entendre demander d'une voix douce :

— À propos, où est Tad?

— Joan, j'ai pensé qu'il valait mieux épargner à un enfant de trois ans l'épreuve d'un enterrement. Mais tu n'as aucune raison de t'inquiéter, il est entre de bonnes mains.

Pour quelle raison me suis-je alors retournée, je l'ignore – peut-être un coup d'œil d'Ethel par-dessus mon épaule? Quoi qu'il en soit, je pivotai et vis, non loin de moi, mon fils jouant à côté de la voiture d'Ethel sous la surveillance d'Eliza, la domestique de ma belle-sœur. Il se servait encore de son bras gauche pour ramasser sa balle. Je m'avançai vers lui puis, me souvenant de la voilette couvrant mon visage, la relevai sur mon chapeau. Dès qu'il m'aperçut, il s'élança vers moi. Il courait comme tous les enfants de son âge : tête la première, avec des gestes désordonnés, au risque de perdre l'équilibre – ce qu'il fit. Je le rattrapai. Il gémit quand ma main se referma sur son épaule. Je la retirai. Puis je le serrai contre moi, l'embrassai, essayai de lui transmettre tout mon amour dans une étreinte. Quand notre beau moment fut terminé, Eliza m'assura :

— Tad est doux comme un agneau, madame Joan. Il ne fait aucune difficulté. J'ai été très triste quand j'ai appris ce qui était arrivé à M. Ron.

— Merci, Eliza, ça fait chaud au cœur.

— Vous voulez que je le reprenne, maintenant?

— S'il vous plaît.

Quand je revins sur mes pas, Ethel avait rejoint ses parents et Jack. Je remerciai le Dr Weeks, serrai la main des amis de Ron – des hommes qu’il avait pour la plupart rencontrés dans les bars, une brochette de gaillards en coupe-vent et pantalon de toile, pas spécialement raffinés mais qui s’étaient très bien tenus. J’adressai un hochement de tête à M. et Mme Medford, qu’ils me rendirent avec froideur. À l’évidence, ils croyaient aux élucubrations d’Ethel. Je retournai ensuite auprès de Tom, qui s’était légèrement mis en retrait quand Ethel était venue me parler.

— Nous sommes prêts? lui demandai-je.

— Quand vous voulez, madame Medford.

C’est ainsi que, par un après-midi de printemps, je quittai le cimetière de College Park, Maryland, pour rejoindre ma maison de Hyattsville, en bordure de Washington D. C., à huit kilomètres au sud de la ligne Mason-Dixon, où m’attendait le reste de ma vie. J’allais désormais devoir subvenir à nos besoins, à moi et à mon petit garçon, sans aucune idée sur la façon de m’y prendre.

Qui suis-je et pourquoi est-ce que je raconte tout cela? Mon nom de jeune fille est Joan Woods et je suis née à Washington, en Pennsylvanie, dans la banlieue de Pittsburgh. Mon père, Charles Woods, est avocat, c’est une autorité morale dans la communauté, et je ne lui connais qu’un seul défaut: il obéit à ma mère. Toujours. À dix-sept ans, je suis entrée à l’université de Pittsburgh, mais une occasion n’a pas tardé à s’offrir à moi: le fils d’une famille qui avait fait fortune dans l’acier est tombé amoureux et m’a demandée en mariage. Ma mère était tout excitée et mon père l’a entièrement suivie. Mais Fred était ennuyeux à périr, et ma situation est devenue compliquée. Pour y mettre un terme, je suis partie à Washington où une fille que je connaissais avait trouvé un travail dans un quartier chic. Elle pensait que je pouvais moi aussi tenter ma chance. Après m’avoir accueillie dans son appartement, elle m’a dit d’attendre son appel. J’ai attendu toute la journée, ce qui, non content d’être très fatigant, a aggravé mon

impression de solitude. Lorsqu'un jeune homme a frappé à la porte, je l'ai laissé entrer et, de fil en aiguille... Bref, je me suis retrouvée enceinte. Mais j'ignorais tout de ce qu'on pouvait faire dans ces circonstances. Pour moi, une femme enceinte devait se marier, et c'est ce qui s'est passé. Décrire Ron comme un époux réticent serait l'euphémisme de l'année. Il a détesté se marier, il détestait le petit Tad, et je crois qu'il me détestait.

Ma mère aussi me détestait et mon père a coupé les ponts. J'étais à la merci des Medford qui, par souci d'unanimité sans doute, me détestaient tout autant. M. Medford fit engager son fils comme courtier dans sa société immobilière, et Ron réussit brillamment – sauf qu'il se soûlait de plus en plus. M. Medford le renvoyait, mais c'était pour mieux le réembaucher la semaine suivante. Ce petit manège se reproduisit souvent, et Ron en était malade. Il s'était rebaptisé ironiquement Finnegan Medford<sup>1</sup>. Mais c'en fut bel et bien fini quand il fit capoter la vente Castle en se présentant au rendez-vous ivre mort et en posant les mains sur Mme Castle – par accident, prétendit-il. Après ça, plus question de le réembaucher. Ron passa les mois suivants à maudire son père, et moi, et notre fils, sans gagner un sou, de sorte que nos économies s'épuisèrent. Bientôt, les divers services publics en eurent assez de nos explications et cessèrent d'approvisionner notre maison.

La maison... Elle aussi, c'était un cadeau de M. Medford. Enfin, un demi-cadeau puisqu'elle s'accompagnait d'une hypothèque de sept mille cinq cents dollars censée « motiver » Ron, comme il disait, afin qu'il se ressaisisse et assume ses responsabilités. L'effet fut bien différent : encore jeune

---

1. Allusion à « Finnegan to Flannigan », célèbre poème attribué à l'Irlandais Liam O'Flaherty mais sans doute de l'auteur américain Strickland Gillilan. Il met en scène un chef de gare à qui son supérieur reproche de ne pas être assez concis dans ses rapports d'accident. Rendant compte un jour d'un déraillement, le chef de gare se contente alors d'écrire : « Train à nouveau couché. Train à nouveau sur les rails. Train à nouveau reparti. » (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

femme, je vis mes cheveux virer au gris tandis que, chaque mois, je m'efforçais de trouver les cent dix dollars pour rembourser l'amortissement. À l'époque, on trouvait encore de l'argent. Désormais, ce n'était plus le cas et les premières menaces de saisie commençaient à arriver par courrier.

C'est devant cette maison, un bungalow des années 1920, que nous nous sommes arrêtés en ce jour d'enterrement. Tom sortit prestement de la voiture, me tint la portière et attendit sur le trottoir tandis que je montais vers le porche, cherchais ma clé puis ouvrais la porte d'entrée. Après quoi je me retournai, lui adressai un signe de la main, puis (insisterait-il plus tard) lui envoyai un baiser (ce dont je doute). En cet instant, je ne devinai pas que je contempiais mon futur travail, dans un restaurant au pied de la colline, et l'homme qui me deviendrait aussi précieux que la vie même.

Alors, où est le grain de sable dans la machine, et pourquoi cette confession? Dans l'espoir de la voir imprimer afin de laver mon nom des calomnies que m'ont values mon travail et le mariage qui s'en est suivi – toujours cette même accusation, celle qu'Ethel ne cesse de me lancer au visage : je serais une femme fatale, experte dans l'art de tuer un mari si discrètement que rien ne peut le prouver. Hélas, aucune défense ne peut reposer sur l'absence de preuves, du moins dans un tribunal, car tant que les journalistes parlent de « présomption », ils ne peuvent pas être attaqués. Tout ce que je sais faire, c'est raconter mon histoire et la raconter entièrement, sans omettre certains détails qu'aucune femme n'aurait envie de partager. Je n'éprouve aucune impatience à me livrer mais si c'est ainsi que ça doit se passer, c'est ainsi que ça se passera.

Quoi que *j'aie* pu faire, c'est bien Tom qui m'a envoyé un baiser, avant de repartir en voiture.

## 2

Je portais le voile, non par respect pour la tradition vestimentaire vieux jeu du veuvage, mais pour cacher les traces blanches et bleues des ecchymoses sur mon cou, résultats de la bagarre entre Ron et moi la nuit où il s'en était pris à Tad. J'aurais pu les camoufler avec du fond de teint, mais je savais que les Medford, à qui je ne pouvais pas fournir la véritable explication, auraient désapprouvé. Le voile était la solution la plus simple. De retour chez moi, je retirai mon tailleur noir, mes collants, mon soutien-gorge noir et mes escarpins. Puis j'allai m'asseoir devant le miroir de ma coiffeuse et, ayant ouvert ma boîte de maquillage Max Factor, je me mis au travail. À quoi ressemblais-je, nue ? Cela se passait il y a treize mois, je venais d'avoir vingt et un ans. J'ai une taille juste au-dessous de la moyenne, suis plutôt mince avec, comme on dit, une poitrine généreuse. Mes jambes sont mon atout principal, on me l'a d'ailleurs souvent fait remarquer. Elles sont droites, douces, avec des courbes gracieuses. Mon visage est épais et mes traits massifs, mais l'ombre sous mes yeux me donne un charme particulier. Je ne suis pas trop laide. J'ai des cheveux d'un blond plutôt foncé, couleur feuille de maïs, avec les mèches grises dont j'ai déjà parlé. Mes yeux verts sont assez grands et, soulignés par les ombres, me donnent, je l'avoue, un regard de chat.

Je me maquillai, me poudrai avec ma patte de lapin et parvins à retrouver un visage à peu près décent. Puis je

passai un soutien-gorge blanc, une culotte assortie, des socquettes rouges, des ballerines, un jean Levi's et un chemisier en toile – la tenue parfaite pour le travail que j'avais en tête, mais j'en parlerai plus tard. Je finissais de m'habiller quand j'entendis la sonnette de l'entrée. Plus exactement, puisque le courant était coupé après plusieurs factures non réglées, j'entendis un cliquetis, suivi d'un coup frappé à la porte. Je descendis pour ouvrir, m'attendant à voir un agent de recouvrement et répétant déjà une explication. C'était les deux hommes à qui j'avais déjà parlé au palais de justice du comté.

— Sergent Young, agent Church, entrez...

— Vous vous souvenez de nous? demanda le plus âgé, le sergent, en retirant sa casquette.

— Oh, je n'allais pas vous oublier si vite.

— Je veux dire, vous vous rappelez nos noms.

— Je ne me suis pas trompée, si?

— Non, mais c'est assez inhabituel.

Je les guidai jusqu'au salon, une pièce dont je n'étais pas particulièrement fière: lors d'une de ses nombreuses nuits agitées, Ron avait cassé un pied du canapé, qui était désormais maintenu droit par une pile de livres. J'installai les deux policiers dos au meuble et m'assis face à eux.

— Eh bien, que puis-je faire pour vous, messieurs?

— Dis-lui, lança le sergent à Church.

Le jeune policier lui adressa un regard où je crus lire une certaine réticence. Puis, se tournant vers moi:

— Nous ne sommes pas en service, madame Medford, mais vous vous êtes montrée tellement coopérative quand nous vous avons interrogée, la dernière fois, que nous avons décidé de passer, non pas pour vous poser des questions mais pour vous *dire* quelque chose que, selon nous, vous devriez savoir. Et si on est libres de vous parler, c'est que la femme qui nous a téléphoné hier soir n'a pas donné son nom, donc elle ne peut pas prétendre à la confidentialité, comme on dit maintenant. Je n'ai pas l'habitude de ce genre de mots, moi...

Sa dernière remarque nous fit rire. Mais je me sentis coupable de trouver quoi que ce soit d'amusant en un jour pareil, et repris mon sérieux.

— Eh bien, agent Church, je vous écoute. Qu'avez-vous à m'annoncer?

— On a reçu un coup de fil. À propos d'un type... d'un type qu'apparemment vous connaissez. Un certain Joe Pennington.

— Dans ce cas, je sais qui vous a appelés.

— Nous aussi, on a notre petite idée.

— Qu'a-t-elle dit sur Joe?

— Qu'il était ici. Qu'il était ici, avec vous, dans la soirée du samedi, quand votre mari est rentré. Que c'est à cause de lui, et pas de votre petit garçon, que la bagarre a éclaté, et qu'il y a pris part en vous aidant à jeter votre mari sur le porche... et aussi...

— Je ne l'ai pas revu depuis un an!

— C'est ce que nous avons découvert, madame Medford.

— C'est un pur mensonge!

— Nous le savons, madame Medford. Nous sommes allés interroger Joe Pennington, il était au Block ce soir-là, un bar du côté de Baltimore, et il a un témoin pour le prouver. Un très joli témoin, qui nous a fait une description très détaillée de...

— Voilà pourquoi on est là, l'interrompit le sergent. On s'est demandé pourquoi cette femme nous a raconté un bobard aussi grossier. Après avoir vu Joe Pennington, on a peut-être la réponse et, comme elle vous concerne un peu, on a eu l'idée de passer vous voir. La bonne femme qui nous a appelés n'arrêtait pas de parler de votre belle-sœur, de répéter qu'elle s'occupait de votre petit garçon par pure...

— ... charité?

— Exact. Pas étonnant que vous le sachiez, à l'entendre on avait l'impression d'une formule archi-rabâchée... Du coup, l'idée nous a traversés que la femme à l'autre bout du fil et votre gentille belle-sœur étaient une seule et

même personne. Vous allez me dire : et vous, dans tout ça ? Et Joe ? Vous ne devriez pas être « dans tout ça », et Joe non plus, sauf, sauf, *sauf*... sauf que cette dame essaye de nous guider vers vous, de nous dresser contre vous pour qu'on vous déclare inapte... inapte à exercer les fonctions de mère d'un enfant dont elle s'occupe à présent. En d'autres termes, si elle parvient à prouver votre immoralité, elle obtiendra la garde de votre fils. Selon nous, c'est ce qu'elle cherche à faire, et on voulait vous prévenir. Ça se tient, non ?

— C'est presque mot pour mot ce qu'elle m'a dit, il y a moins d'une heure. Devant la tombe de mon mari, elle m'a quasiment avoué qu'elle voulait garder mon enfant. Qu'elle l'aime, je ne peux pas lui en vouloir – moi aussi je l'aime, tout le monde l'aime, et elle a vécu un drame, un terrible drame. Elle-même ne peut pas avoir d'enfant, et ça l'a forcément affectée. Mais...

Je ne pouvais plus parler et restai assise, m'efforçant de me ressaisir.

— Voilà ce qu'on voulait vous dire, reprit le sergent Young d'une voix très douce. On s'est dit que vous deviez savoir.

J'étais toujours assise. Je vis ses yeux parcourir mes vêtements.

— C'est ma tenue de travail, expliquai-je. Je commence aujourd'hui.

— Vous êtes dans quel secteur ?

Je n'avais aucune envie de répondre, mais je devais trouver quelque chose à dire.

— Eh bien, j'espère trouver du travail aujourd'hui. J'ai une tondeuse à gazon et un bidon d'essence, et j'ai remarqué, un peu plus haut dans la rue, des maisons avec des jardins qui ne sont pas entretenus. Je me disais que, si ces voisins que je ne connais pas le veulent bien, je pourrais m'en occuper. Ça me rapporterait quelques dollars, je pourrais m'acheter à manger et prendre une journée pour réfléchir à la suite des événements. Avec un peu de temps,

je pourrais trouver une place de vendeuse chez Woodies, Hecht ou Murphy. Je n'ai appris aucun métier. Au lycée, j'étais bonne en rédaction, et je ne suis pas restée longtemps à la fac. Après, comme vous l'aurez deviné, je me suis mariée, j'ai eu mon petit garçon et... voilà où j'en suis.

Pourquoi parlais-je autant, je l'ignore, mais ils paraissaient tellement préoccupés par mon sort que j'en avais envie. Et puis, sans doute étais-je aussi un peu nerveuse. Qui ne le serait pas, face à des policiers?

— Vous avez pensé à travailler dans un restaurant? suggéra le sergent après un moment.

— Quel genre de travail?

— Serveuse.

Mon visage dut prendre une expression curieuse car, aussitôt, le sergent reprit, légèrement gêné :

— OK, OK, OK, je demandais juste, je ne voulais pas vous vexer... Il y a un avantage, quand même, dans ce boulot : le salaire est en grande partie le pourboire, et vous le rapportez tous les soirs chez vous. Vous n'avez pas besoin d'attendre le samedi ou le 1<sup>er</sup> de chaque mois, comme dans certains métiers.

— ... Continuez, je vous en prie.

— Autre avantage : juste en bas de la rue, vous avez le Garden of Roses. Pour bosser chez Woodies, Hecht, Murphy ou n'importe où dans le Plaza, vous aurez besoin d'une voiture. Et Mme Rossi cherche peut-être du renfort. Elle en cherche toujours. Vous pourriez vous recommander de moi.

— Qui est Mme Rossi?

— Bianca Rossi, la propriétaire. Son mari, qui est mort, était italien, pas elle. C'est une femme bien. Le genre renfrogné, mais très chic et pas du tout méchante.

— Tout à fait mon genre de femme.

— Et avec votre mémoire des noms, vous pourriez toucher de bons pourboires...

— Ma mère a fait ses études dans un établissement privé, où elle a appris les bonnes manières et l'importance

des noms. Ça m'est resté. Dommage qu'ils aient oublié de lui apprendre que la première des bonnes manières est la gentillesse...

— On peut vous déposer en voiture.

— Laissez-moi juste le temps de me changer.

— Vous êtes très bien comme ça. Vous ressemblez à une fille travailleuse, et c'est ce qu'ils cherchent – s'ils cherchent quelqu'un, bien sûr. De toute façon, si Bianca vous embauche, vous aurez un uniforme.

— Dans ce cas, qu'est-ce qu'on attend pour partir?

Ça se passa aussi vite, de façon aussi inattendue, et ça allait être la décision la plus importante de ma vie. Jusque-là, je n'avais jamais pensé à être serveuse – et je n'avais pas le temps de me demander si j'étais trop orgueilleuse pour accepter des pourboires, ni même d'y penser. Le plus important, c'était qu'il y avait de l'argent, et vite. Dix secondes plus tard, la voiture du sergent Young descendait la colline pour me déposer au restaurant.